

La Religion en Australie.

La Sacrée Congrégation de la Propagande a fait imprimier récemment un volume intitulé: Mémoires historiques sur l'Australie, et spécialement sur la mission du bienheureux St. Benoît-Évêque de Porto Vittoria. Aucun livre, dit la Cicilia cattolica, ne donne des notions plus précises sur l'histoire naturelle et civile de cette île immense, sur les progrès que la religion y a déjà faits et sur ceux qu'elle fait encore chaque jour. Les travaux des deux bienheureux espagnols, Serra et Salvado, qui, les premiers, ont pénétré parmi les sauvages de l'Australie occidentale, remplissent le lecteur d'admiration. Seuls, dans les forêts, ils se présentèrent sans armes à ces féroces cannibales, accoutumés à se repaître de chair humaine; ils leur offrirent du pain et du sucre, leur firent entendre les chants de la liturgie catholique, et, élevant un premier autel, ils célébrèrent, pour leur conversion, le saint sacrifice. Dieu les exauça. Les sauvages accoururent apportant leur tribulation. Les deux moines les soignèrent avec toute la tendresse de la charité; mais, ignorant la médecine, et n'ayant à leur disposition que quelques remèdes fort simples, ils leur faisaient des onctions avec de l'huile, et c'est ainsi qu'ils guérirent des plaies et des blessures profondes. Peu à peu ils gagnèrent l'affection de tous; et leur persévèrent de se faire des vêtements avec des peaux de Kangaroo; ils leur enseignèrent l'agriculture et les arts les plus nécessaires à la vie; ils les amenèrent à se bâtir des cabanes, à cultiver la terre, à élever le bétail, à nourrir des poules, à tisser la laine, etc. Ils les firent renoncer à leur horrible coutume de tuer leurs frères quand ils en avaient plus de deux, de battre leurs femmes jusqu'à les mettre en péril de mort, de se livrer entre eux des combats sanglants, de se permettre toutes sortes d'actes de férocité. Puis ils leur montrèrent les instruments des mystères les plus élevés de la Rédemption; ils leur firent connaître et adorer Dieu; ils les habituèrent à s'aider entre eux et à s'aider dans leurs besoins; ils leur inspirèrent une dévotion pour la très sainte Vierge; ils en firent, en un mot, des êtres humains, compatissants, obéissants, pacifiques et doux. C'est le fait que l'auteur d'un jour de voyages! que de millions de sauvages ont été convertis à la religion de Dieu par ces deux hommes! Les Mémoires racontent les travaux immenses que les Anglais ont accomplis en Australie pour leurs établissements industriels; puis ils signalent les faits suivants, que nous croyons utile de mettre sous les yeux du lecteur:

DESTRUCTION DES AUSTRALIENS PAR LES ANGLAIS

Les colonies protestantes, qui accomplissent tant de prodiges pour s'enrichir, sont pour les pauvres sauvages, habitants de ces contrées, comme un air empoisonné qui tue et consume tout sur son passage. Les protestants ne se lassent pas de déclamer contre les Espagnols, qui, lors de la découverte du Nouveau-Monde, maltraitèrent et opprimèrent les sauvages; mais il n'en est pas moins vrai qu'après trois cents ans l'Amérique espagnole, de la Californie à la Terre-de-Feu, compte encore un grand nombre de tribus sauvages, toujours pleines de vie, tandis que partout où les protestants se sont établis, les tribus les plus nombreuses, les plus puissantes et les plus guerrières ont disparu. Nous avons de ce fait un récent exemple au Canada: tant que ce pays fut occupé par les Français, les Iroquois, les Illinois et les autres tribus sauvages se sont maintenues; le Canada fut cédé à l'Angleterre, et en peu d'années elles ont été anéanties. Le même fait s'est renouvelé en Australie. En 1804, les colons de Sidney, dans la Nouvelle-Galles, étant devenus très nombreux, gagnèrent l'île de Van-Diemen, voisine des côtes les plus méridionales de la Nouvelle-Hollande. Cette île était remplie de sauvages qui vivaient de la chasse et de la pêche; les colons s'établirent, et confinant les sauvages au fond le plus reculé des forêts. Cela ne leur suffit pas; ils ne songèrent pas à les amener à travailler la terre avec eux ou pour eux; ils trouvèrent plus profitable de les chasser comme des bêtes fauves, de les tuer à coups de fusil, de les brûler dans leurs bois, de les empoisonner en jetant de l'arsenic dans leurs viandes ou dans leurs breuvages. (1) Et, pour que cette assertion ne paraisse pas exagérée, voici un extrait du journal de cette colonie (The Times colonial), en date du 6 juillet 1827:

«La semaine dernière, les colons ont tué un nombre immense de sauvages; ils les avaient entourés pendant qu'ils étaient auprès de leurs feux, et s'étant postés de manière à n'en avoir rien à craindre, ils les tiraient par derrière avec leurs fusils.»

(1) Extrait from Observations of Rev. Schmidt, June 1842. (2) Byrne, Emigrant's guide, p. 20.

que celui de Dieu à amener les sauvages à la vie humaine et civile, et par elle à la lumière de Jésus-Christ et aux biens éternels de la Rédemption. De leur côté, les ministres protestants recevant des pensions de vingt à trente mille francs par an, vont avec leurs femmes et leurs enfants former des établissements de commerce auprès des tribus sauvages, sans venir jamais à bout, nous ne disons pas de les convertir, mais seulement de les civiliser.

NOUVEAU EVÊQUE.—Des lettres reçues d'Halifax, ces jours derniers, annoncent que M. Connolly, de cette ville, a été nommé successeur à Mgr. Dollard comme évêque de cette province. On dit de plus qu'Halifax est élevé à la dignité de siège archépiscopal, ayant juridiction sur les sièges du Nouveau-Brunswick, Terre-Neuve, Arichat et l'île St. Jean ou Prince-Edouard; et que l'évêque Walsh doit recevoir le Pallium.

TEMPLE PROTESTANT CONVERTI EN ÉGLISE CATHOLIQUE.—Si la consécration d'une église est toujours une chose si imposante, combien il est plus consolant pour le cœur catholique, de voir un temple arraché à l'erreur devenir un des sanctuaires de la vraie religion! Mont-réal avait transformé le collège baptiste en un établissement religieux, lorsque New-York, presque dans le même temps, changea son édifice qui avait été consacré à trois hérésies différentes, aux Presbytériens, aux Anglicans, et enfin, aux swedenborgiens, en un temple catholique.

C'est le 1er juin que Sa Grâce l'Archevêque de New York, assisté de quatre évêques, c'est-à-dire, des évêques de Boston, Louisvile, Pittsburg et Nashville, en présence d'un peuple nombreux, a consacré cette église sous le vocable de Ste. Anne. Son élégant et magnifique clocher de deux cents pieds de hauteur, qui faisant tourner à tous les vents la girouette de l'erreur, est maintenant surmonté de la croix invincible de la vérité.

Par une coïncidence merveilleuse, celui qui prêchera la vérité dans ce temple antérieurement dédié à l'hérésie, M. Forbes, ci-devant ministre protestant, et maintenant zélé prêtre catholique, a été choisi pour desservir cette nouvelle église de Ste. Anne.

Depuis trois ans, quatorze ministres ont été convertis à la religion catholique par le ministère d'un humble prêtre dans le seul Etat de New-York.

Nous apprenons que la bénédiction de la première pierre d'un Azile de la Providence à St. Hyacinthe, doit avoir lieu jeudi à trois heures de l'après-midi. Il y aura le matin grande messe et sermon à l'occasion de la St. Jean Baptiste, le quel sera suivi d'une procession par les membres de la société de St. Jean Baptiste, dans laquelle figurera la grande société de Tempérance de St. Hyacinthe et les chefs des sociétés-sœurs du comté. Une autre grande procession de Tempérance se formera l'après-midi en l'honneur de la fête religieuse de la Bénédiction projetée.

D'après les renseignements qui nous sont parvenus, nous avons lieu de croire, et nous l'espérons aussi, que cette double solennité attirera un concours nombreux et respectable tant de citoyens de la ville que de résidents de St. Hyacinthe et des paroisses circonvoisines.

Necrologie.

La mort vient d'enlever inopinément un membre du clergé canadien, qu'il honorait infiniment par ses lumières, et par des talents de premier ordre. Le Révérend JEAN HOLMES, connu par sa haute réputation, les nombreux élèves, s'il ne l'a pas été personnellement de tous, vient de mourir subitement à Lorette. Voici, en attendant une notice biographique promise, les détails que nous apporte le Canadien de vendredi sur ce triste événement:

MORT SUBITE.—Au moment de mettre sous presse, nous apprenions avec un profond regret que le Révérend JEAN HOLMES, prêtre du Séminaire de Québec, vient de mourir subitement à Lorette. Il avait commencé à écrire une lettre et l'encre n'était pas encore sèche lorsqu'il trouva le mort dans sa chambre. M. Holmes était un des hommes les plus distingués par ses talents et ses connaissances, on pouvait dire universelles. La jeunesse en avait lu beaucoup pour les amélorations qu'il a introduites dans l'enseignement. Son traité de géographie moderne à l'usage des écoles, est peut-être le meilleur ouvrage de ce genre qui existe dans aucune langue. Ses Conférences de Notre-Dame, témoignent de son éloquent et de sa science comme orateur et philosophe chrétien.

M. Holmes appartenait à l'Association de trois messes pour les prêtres défunts. Ses funérailles ont eu lieu hier, à Québec, dans la chapelle du Séminaire.

P. S.—La notice biographique annoncée nous arrive dans le Journal de samedi, et nous la reproduisons en son entier.

Notice Biographique sur feu Messire Jean Holmes, prêtre du Séminaire de Québec.

La mort vient d'enlever un de ces hommes dont le Canada doit inscrire le nom parmi ceux de ses plus respectables citoyens.

M. Jean Holmes, prêtre du séminaire de Québec, est décédé le 18 du courant, à 9 heures du matin, à l'ancienne-Lorette où il s'était retiré depuis un an et demi pour sa santé.

Né à Wind-or, dans l'état de Vermont, E.-U., de parents protestants, le 7 février 1799, il se destina d'abord à être ministre, mais étant venu en Canada et y ayant eu occasion de connaître la religion catholique, il se décida à l'embrasser. Il alla passer deux ans au collège de Montréal pour y étudier la philosophie.

Dès lors, sa piété l'inclina vers l'état ecclésiastique. Il professa quelque temps la philosophie à Nicolet, puis ayant été ordonné prêtre le 5 août 1823, il fut successivement vicaire de Berthier, (district de Montréal) et missionnaire des townships de l'Est où il avait à diriger une population nombreuse disséminée sur un immense territoire. L'empire des saisons, la difficulté des chemins, mais surtout sa chute dans une rivière couverte de glace, à la suite d'une course fatigante, lui firent contracter des infirmités qui, après l'avoir tourmenté pendant trente ans, vinrent de l'enlever tout à coup. Obligé de laisser un ministère trop pénible pour ses forces épuisées à 28 ans, et ayant lieu d'espérer qu'une vie sédentaire rétablirait sa santé, il offrit ses services au séminaire de Québec. Les directeurs de cette maison les acceptèrent avec joie, et après une année d'épreuve, l'agrégèrent en 1828, puis l'admirèrent comme directeur l'année suivante.

Dès lors il commença à montrer sur un nouveau et plus vaste théâtre les talents extraordinaires dont la nature l'avait doué. Professeur, il sut s'acquiescer l'estime de ses élèves par sa douceur, comme il les étonnait par ses con-

naissances qui étaient, on pourrait dire, universelles; histoire ancienne et moderne, langues latine, grecque et hébraïque, philosophie intellectuelle et morale, physique et chimie, mathématiques, astronomie, histoire naturelle, il enseigna successivement toutes ces diverses branches et y déploya ce jugement sûr, cette mémoire fidèle et tenace qu'on a toujours admirée en lui. Outre une histoire du Canada encore manuscrite, et plusieurs traités élémentaires qu'il a rédigés pour les classes, il a publié trois éditions d'un traité de géographie qui peut être regardé comme le meilleur ouvrage qui existe en ce genre. Clair, méthodique et parfaitement adapté à l'intelligence et aux besoins de la jeunesse, ce livre renferme le fruit de longues et consciencieuses recherches. Aussi a-t-il été regardé par des hommes compétents comme digne d'une foi entière. Aux États-Unis, ce traité a été traduit en anglais et adopté dans un bon nombre d'établissements.

Professeur éloquent, il a rendu son nom célèbre parmi toute la population catholique de Québec qui se pressait autour de la chaire pour l'entendre. Il ne reste plus de lui que ses « Conférences de N.-D. de Québec, » au nombre de six: elles suffiront pour lui assurer une place distinguée parmi les orateurs chrétiens et les véritables philosophes.

Préfet des études au séminaire de Québec, il a rendu à cette maison et à tout le pays d'éminents services. Il a su imprimer aux études une direction solide et nouvelle, en rapport avec les nouveaux besoins de la société, tout en respectant le fond d'une méthode, fruit de l'expérience et des siècles.

En 1836, il passa en Europe et en revint au bout d'un an et demi avec la plus belle collection de minéraux que possède le Canada, avec des livres et des instruments de physique, non seulement pour le Séminaire de Québec, mais aussi pour les collèges de Sainte-Anne, de Nicolet et de Saint-Hyacinthe. Il avait aussi choisi, avec des peines infinies, d'excellents professeurs pour les écoles normales du Bas-Canada, qui ont été obligés de s'en retourner par suite des changements causés par les troubles de 1837 et 1838.

Pour achever son éloge, il resterait à parler de ses vertus sacerdotales, de ce zèle qui a hâlé la fin de sa vie, de cette science ecclésiastique qu'il ne cessait de cultiver au milieu de ses nombreuses occupations, de cette piété tendre qui se reflétait dans ses discours, de cette conscience délicate jusqu'au scrupule; mais occupons-nous de ce qui fera le plus bel ornement de sa couronne dans l'éternité. Puisque l'adversité et la douleur sont un feu qui éprouve les âmes justes, comme un métal précieux, le vénérable prêtre que nous regrettons aura pu présenter au tribunal du souverain juge trente années de douleurs continuelles et de joies croissantes supportées, nous ne dirons pas seulement avec patience, mais avec une calme résignation et un courage qui laissait à son esprit la lucidité et la force nécessaires pour vaquer à ses occupations. Ce long et cruel martyre, il en parlait rarement et toujours avec des termes pleins de la plus complète résignation à la volonté de Dieu et d'espoir d'en recevoir la récompense.

Obligé depuis bientôt quatre ans de se retirer à la campagne, il essaya de rétablir ses forces à la Malbaie, puis à l'île aux Coudres et à Lorette. Mais aucun lieu ne lui offrait ces adoucissements qu'il ne cherchait que pour être en état de servir encore la religion.

Depuis plusieurs jours il paraissait plus pâle qu'à l'ordinaire, un commencement de fièvre lui causait une soif ardente et une grande faiblesse. Néanmoins il sortait tous les jours pour prendre l'air et rien n'indiquait une mort prochaine. Le 18 juin au matin, il se fit apporter son déjeuner à l'ordinaire, mais, contre sa coutume, il n'appela point son domestique pour rapporter la vaisselle. Celui-ci s'en inquiéta et, ayant frappé à la porte, n'entendit qu'un gémissement faible et sourd. Ayant ouvert la porte, il le trouva gisant à terre dans la posture d'un homme tombé en défaillance étendu à genoux, une main sur le front et l'autre appuyée par terre. On le porta dans son lit et on essaya de le ranimer pendant qu'on allait chercher M. le curé du lieu qui lui administra les derniers sacrements sous condi-

tion. On trouva sur sa table le commencement d'une lettre adressée à son médecin, dont les derniers mots étaient encore tout frais, et un petit mémoire daté du jour même, pour demander quelques articles dont il avait besoin.

Cette mort, quoiqu'elle paraisse avoir été subite et causée par une congestion cérébrale produite par la chaleur de derniers jours, est bien loin d'avoir été imprévue pour ce digne prêtre. Depuis longtemps il avait mis ordre à ses affaires temporelles et la sérénité avec laquelle il parlait de puis quelques semaines de cet événement qu'il paraissait pressentir, peuvent nous faire juger que sa mort n'a été que la fin d'un cruel martyre et le passage à un bonheur éternel.

Son corps apporté de Lorette a été déposé dans la chambre de M. le supérieur du Séminaire, en attendant ses funérailles.

M. Holmes appartenait à la société des trois messes et à la congrégation du Petit Séminaire de Québec. R. L. P.

Lundi, 6 Juillet prochain, et les jours suivants, il y aura, dans la maison N. 49, rue Notre-Dame, près de l'ancien Hôtel Donagana, un Bazar dont le produit est destiné au soutien des femmes âgées et infirmes et des orphelins de l'Asile de la Providence de Montréal. Les Dames directrices de ce Bazar seront: Mesdames Wilson (l'épouse du Maire actuel), Vallières, Vanfelson, Chisholm, C. Chériar, D. Lacroix, DeRocheblave, Lévêque, Furniss et Delvechio.

Bien que l'Asile de la Providence compte déjà quelques années d'existence, cependant tout le monde n'est pas encore exactement informé du bien immense qu'il opère en cette ville. Les Sœurs de Charité qui le dirigent ont habituellement sous leurs soins une soixantaine de femmes vieilles et infirmes et autant de petites filles orphelines. Parmi les vieilles se rencontrent des infirmités de toute espèce. Les unes sont sourdes, les autres muettes; celles-ci paralysiques, celles-là aveugles. Quelques-unes sont continuellement alitées. Il y en a d'imbecilles et d'autres complètement aliénées. Pour soutenir toutes ces personnes infortunées, les Sœurs n'ont d'autres ressources que leur industrie et quelques secours qu'elles reçoivent de personnes charitables. Mais tout cela est bien loin d'être suffisant pour subvenir aux besoins de tant de misères. C'est pourquoi les charitables Dames ci-haut mentionnées ont résolu de faire cette année un Bazar plus considérable qu'à l'ordinaire, afin d'aider les Sœurs de Charité à pourvoir davantage aux nécessités de leurs infirmes et de leurs orphelins. En conséquence elles s'attendent que leur zèle sera récompensé, et que le public, qui s'est toujours montré si empressé de venir au secours de l'humanité souffrante, lorsqu'on a fait appel à sa générosité, ne manquera pas de donner le plus grand encouragement à leur bazar en cette circonstance. —(Communiqué.)

Nous extrayons du Pilot la lettre suivante qu'il dit émaner d'un monsieur de cette ville, politique conservateur, et dont, à ce titre, l'éloge qu'il fait de la conduite récente de M. Hincks vis-à-vis du ministre colonial, ne peut être suspectée de favoritisme. Le correspondant semble vouloir dire que le résultat du refus du cabinet métropolitain de donner suite aux engagements du ministre précédent, serait la réalisation du rêve annexionniste. Ce point est l'un de ceux sur lesquels, sans doute, le Pilot diffère d'avec l'Écrivain qui les soutient. Le caractère de cette production est une nouveauté dans un journal comme le Pilot, mais il démontre que l'insulte à la coraie provienne de ce désappointement éprouvé par elle de la part du cabinet Derby, relativement au chemin de fer d'Halifax au Canada, est profondément ressentie, et certainement elle doit l'être.

A l'Honorable Francis Hincks.

Monsieur.—En commun, je pense, avec la grande masse des habitants de cette Province, je me réjouis de la position courageuse et ferme que vous avez prise par votre lettre au Secrétaire Colonial. Il est temps que le gouvernement et le peuple d'Angleterre sachent qu'alors que les sentiments d'attachement et

aviseraient entre eux sur les moyens les plus prompts et les plus efficaces. On remarque entre leurs mains la sainte cause confiée à leur patriotisme.

Alors Faustin se leva. La séance ne pouvait se terminer sans une allocution chaleureuse.

—Soyez calmes, frères, s'écria-t-il, le moment approche; le trône de la tyrannie va bientôt s'érouler; que vos armes soient prêtes, que vos coups soient forts et résolus! Bientôt le signal sera donné, et il retentira d'un bout à l'autre du globe. A bientôt donc, frères, mais cette fois, au grand jour, sous le soleil, et le glaive de la délivrance à la main!

Ces paroles ne pouvaient manquer d'obtenir un succès éclatant; unsi un hurrah forcé d'acclamations les accueillit.

Quand le silence fut à peu près rétabli, le président dit d'une voix solennelle:

—Frères et citoyens, ceux que vous avez chargés de veiller à l'accomplissement de cette grande œuvre à laquelle tous nous travaillons, ont décidé qu'un des membres de cette association serait chargé d'une mission terrible, il est vrai, mais indispensable. Le but de cette mission est indiqué dans cette enveloppe cachetée; celui qui sera désigné devra seil en prendre connaissance. Tous les numéros d'inscriptions que voici vont être placés devant vous dans une urne; j'y ajoute les numéros de trois nouveaux membres qui viennent de prêter serment; le sort décidera.

Tous les yeux se portèrent instinctivement sur l'enveloppe sur un large cachet noir.

Le secrétaire se leva, monta sur l'estrade et présenta au président une corbeille contenant les numéros d'inscriptions; celui-ci, en se penchant pour y déposer les trois numéros nouveaux, dit rapidement à voix basse au secrétaire:

—Marini, tu sais celui que le sort doit désigner!

—Certainement, répondit Marini, de même. Ces paroles avaient été dites si bas, que personne parmi les assistants ne put les entendre; les masques empêchaient qu'on ne s'aperçût même du mouvement des lèvres.

Le secrétaire descendit de l'estrade et, au milieu du silence général, ouvrit les urnes et plaça dans chacune d'elles une portion à peu près égale de billets; puis, il les remua l'une après l'autre avec une persistance et une impossibilité dignes des plus grands éloges.

—Que les urnes restent ouvertes, dit le président, et qu'un des frères présent prenne un numéro dans l'une d'elles à son choix.

Plusieurs personnes se détachèrent des groupes formés dans les coins de la salle. Une s'avanga, et, après un moment d'hésitation, plongea sa main droite dans l'urne du milieu.

Il en tira un numéro plié avec soin et le remit au secrétaire, qui l'ouvrit et lut à haute voix:

—Onzième groupe, No. quatre.

Dominique se redressa plutôt par un pressentiment que par la connaissance de la réalité. Seulement, ces chiffres frappèrent son oreille comme frappe un cri de douleur avant

même qu'on ait compris ce qu'il cache de souffrance.

Le secrétaire répéta une seconde fois.

—Que celui auquel appartient ce numéro d'inscription réponde, dit un des membres du tribunal.

Dominique fit un mouvement soudain; car c'était la même voix qui avait parlé encore, celle qu'il lui semblait reconnaître.

—Oh! dit-il en se frappant le front, cette voix! cette voix!...

—N'est-ce pas un des membres qui viennent de prêter serment, ajouta le secrétaire en paraissant consulter des notes.

—Onzième groupe... no. quatre! dit Dominique avec effroi. C'est moi! c'est moi!...

—Frères, dit le président en s'adressant à tous, l'ordre renfermé sous cette enveloppe cachetée doit être lu, lorsque le membre chargé de son exécution sera seul avec le tribunal. A bientôt, frères, à bientôt!

Alors les personnes présentes sortirent une à une. Dominique resta en face du tribunal.

—Ouvrez cette enveloppe, et lis l'ordre, lui dit-on.

Dominique prit le papier et brisa lentement le cachet.

A peine eut-il jeté les yeux sur les lignes écrites, qu'il rejeta le papier avec une suprême indignation.

—Suis-je donc ici au milieu d'assassins? dit-il d'une voix tonnante en s'appuyant d'une main sur la table.

—Le tribunal ordonne et ne rend pas compte de sa conduite, dit une voix.

Dominique se retourna et bondit comme si un reptile l'eût mordu au talon.

—Oh! parle, parle encore, toi! lui dit-il.

—Savez-vous, s'écria-t-il après un instant de silence, savez-vous ce que contient cet ordre sacrilège? Mais qui donc êtes-vous, vous qui cachez vos visages pour ordonner les plus lâches des forfaits? Vous avez donc été élevés avec des tigres et avec des vipères! Tenez, tenez, je vous le conseille, prenez garde à moi! Je suis vieux, mais je suis un soldat, et vous êtes des lâches!

Il repoussa violemment la table qui était devant lui.

La Société Royale d'Humanité de Londres prescrit à l'égard des personnes tombées à l'eau; lorsqu'elles ont subi une trop longue immersion, le traitement simple dont suit la direction:

1. Ne point perdre de temps. 2. Eviter d'agir avec rudesse. 3. Ne point tenir le corps élevé par les pieds. 4. Ne point le rouler sur des cars. 5. Ne le point frotter avec des sels ou des spiritueux. 6. Ne point injecter de tabac ni en injecter la fumée.

Traitement recommandé par la société.

1. Transporter le corps avec soin, la tête et

les épaules dans une situation élevée, à la maison la plus proche.

2. Dérouiller le corps, le frictionner ensuite jusqu'à ce qu'il soit sec; puis, l'envelopper dans des couvertures chaudes, le mettre dans un lit chaud, dans une chambre chaude où il n'y a pas de fumée.

3. Essuyer et nettoyer la bouche et les narines.

4. Afin de rétablir la chaleur naturelle du corps, promener une bassinoir couverte au-dessus des reins et de l'épino dorsale. Mettez des ventouses ou bouteilles pleines d'eau chaude ou des briques réchauffées sur le creux de l'estomac, au dedans des aisselles, entre les jambes et sur la plante des pieds.

Frottez le corps avec des flanelles chaudes. Frottez rapidement avec la main le corps, cependant ne suspendez point les autres moyens, amis, s'il est possible, plongez le corps dans un bain à la chaleur du sang, 100 degrés Fahrenheit ou 30 degrés Reaumur. Ce qui vaut mieux que les autres moyens pour ramener la chaleur.

5. Passer souvent dans les narines des sels volatils ou de la corne de cerf.

6. N'admirez pas l'appartement que les personnes dont la présence est nécessaire.

Observations générales.—Si la vie revient, donnez une cuillerée à thé d'eau chaude, et si le malade peut avaler un peu de vin chaud ou du brandy avec de l'eau chaude en petite quantité. Laissez le malade dans le lit et l'encouragez à dormir excepté dans les cas d'apoplexie, d'ivresse ou d'un coup de soleil.